

Introduction

Frédérique-Jeanne BESSON

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/39>

DOI : [10.4000/cemoti.39](https://doi.org/10.4000/cemoti.39)

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Frédérique-Jeanne BESSON, « Introduction », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/39> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.39>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Introduction

Frédérique-Jeanne BESSON

Le Xinjiang au bord de l'embrasement", "Le dragon chinois gronde chez les Ouïgours" titre la presse française¹. Les émeutes qui ont agité la ville de Yining, ou Kouldja, au mois de février 1997, la vague de répression qui les a suivies, les trois attentats à la bombe à Pékin qui paraissent y répondre, bref l'ensemble des événements de cette dernière année au Xinjiang ont été largement couverts et répercutés par les médias occidentaux. Suivis de près par une agitation de même nature au Tibet, ces événements ont placé au coeur de l'actualité la province séparatiste de l'Ouest. Survenus au moment de la mort de Deng Xiaoping, ils ont alimenté la tendance qui, en Chine comme à l'extérieur, cherche à prédire l'éclatement de l'Empire². Les événements de Tian-an-men en 1989, la fragilisation du centre par rapport aux riches provinces côtières, la fin de l'URSS analysée comme le glas des empires, la mutation entamée sous l'effet de l'économie de marché et enfin la mort du dirigeant sont des éléments invoqués à l'appui d'un scénario de désintégration de la Chine, qui complèterait ce bouleversement radical que le continent eurasiatique a connu dans les dernières années du XXe siècle. Dans la mesure où l'hypothèse du « séparatisme économique » des provinces côtières du Sud-Est semble avoir fait long feu, surtout depuis le retour de Hong Kong dans le giron chinois, l'attention se porte tout à coup sur les trois provinces frondeuses du *limes*, la Mongolie, le Tibet et le Xinjiang/Turkestan Oriental. Pourtant, ces soubresauts ne sont qu'un épisode, le dernier en date d'une longue confrontation entre l'Empire du Milieu et les habitants des territoires conquis sur d'autres aires culturelles, religieuses et ethniques. Le Tibet en est l'exemple le plus connu, grâce à une importante diaspora qui a popularisé dans les pays occidentaux sa culture, son histoire, sa civilisation et, grâce à la personnalité du Dala-lama, sa religion dans tout ce qu'elle a de spécifique. La Mongolie et le Turkestan Oriental attirent moins l'attention. Le Xinjiang ou Turkestan Oriental est une terre où plusieurs civilisations, cultures et religions se sont succédé et mêlées. Sa spécificité culturelle ou religieuse par rapport à son environnement n'est pas aussi nette que celle du Tibet. Une autre différence vient du fait que l'occupation récente du Tibet par la Chine, à la suite d'une intervention militaire, est survenue après que les principes du droit international aient été violés. La conquête du Turkestan Oriental est plus ancienne et

date d'une époque où le fait colonial était encore de mise. D'ailleurs, en raison de la continuité territoriale de leur expansion, les empires continentaux chinois ou russe n'ont pas été, jusqu'à une date récente, visés par la contestation du colonialisme. L'historiographie chinoise présente le Turkestan Oriental comme un territoire séculairement relié à l'espace chinois, quand bien même, comme le souligne Vincent Fourniau, l'Empire chinois en est resté pratiquement absent entre le VIII^e et le XVIII^e siècle³. L'appartenance du Turkestan Oriental à la Chine est considérée comme un fait acquis (cf. Dru Gladney). Pourtant la tradition frondeuse, dans laquelle les émeutes de Yining viennent s'inscrire, prouve que les habitants de la région sont loin d'avoir accepté cette vision des faits (cf. Artoush Kumul). Mais dans quelle mesure sont-ils encore consultés, conservent-ils le moindre contrôle sur un territoire dont la valeur stratégique les écrase ?

Préférée par ses habitants à l'appellation de Xinjiang "nouvelle frontière", attribuée par la Chine au moment de la conquête définitive en 1884, le terme de Turkestan Oriental rappelle l'appartenance de ce territoire au vaste ensemble de culture turco-persane et de religion musulmane que l'on nomme, de manière bien imprécise, l'Asie Centrale. Figée depuis plus d'un siècle par le partage que s'en étaient fait la Russie et la Chine, cette région au coeur du continent avait cessé d'être le carrefour des routes et des cultures d'Eurasie. Puis, intégrée dans le bloc communiste, elle avait été « escamotée » dans le partage bipolaire du monde.

Récemment, avec la fin de l'URSS, la région qui correspondait jadis au Turkestan Occidental a réapparu sur la scène internationale, avec ces Républiques centrasiatiques issues des découpages opérés par les Soviétiques, mêlant des critères ethniques à des considérations politiques. L'Asie Centrale reprend une réalité et une identité internationale. Avec l'ouverture de la Chine et la normalisation de ses relations avec l'URSS puis avec les Républiques, c'est une autre bipolarité qui prend fin, celle qui partageait l'Est du continent entre les deux empires rivaux. Les Etats protagonistes décident d'un commun accord de préserver l'intangibilité des frontières en renonçant à leurs prétentions territoriales mutuelles. Mais, par-dessus ces frontières, s'établissent des flux humains, culturels, commerciaux. Ce double désenclavement de l'Asie Centrale lui rend le rôle de carrefour, qu'elle tenait quand, « milieu des empires⁴ » elle était traversée par les Routes de la Soie. Marche occidentale de la Chine, mais lié à ces nouvelles Républiques d'Asie Centrale par un réseau de solidarités transfrontalières, ethniques, religieuses ou culturelles, le Turkestan Oriental occupe une place déterminante dans l'espace eurasiatique en recomposition depuis la fin de l'URSS⁵. C'est par ce vaste espace, où se trouve le point le plus éloigné de tout océan, que passe la ligne de partage des eaux du continent. Allusion à son riche passé historique, une métaphore orographique fait parfois nommer le Turkestan Oriental "ligne de partage des mondes"⁶. Mais il est aussi et surtout, au vu des enjeux les plus contemporains, "la ligne de partage des pétroles" (cf. Hamid Khamraev). Non content d'être en lui-même une importante réserve pétrolière, le Xinjiang est aussi le territoire depuis et par lequel le pétrole de ce vaste "bassin" entre Caspienne et mer de Chine choisit de s'écouler vers l'Est ou vers l'Ouest. Tels qu'ils existent aujourd'hui les projets régionaux visent à acheminer vers l'Ouest, grâce à un réseau d'oléoducs, le pétrole du Kazakhstan et de la Caspienne. La Chine, par contre, capte vers l'Est, grâce à ses propres oléoducs, le pétrole du Nord du Xinjiang et construit les infrastructures nécessaires pour sortir vers l'Est ou vers le Sud le pétrole récemment découvert autour de Kashgar. Partie prenante dans l'exploitation des gisements du Kazakhstan, elle évacue également vers l'Est, par

le chemin de fer “transeurasien” qui traverse le Xinjiang, une partie du pétrole kazakh⁷. Il existe, à long terme, un projet d'oléoduc Caspienne-Mer de Chine reprenant, par le Turkestan, l'ancienne Route de la Soie. Même s'il n'est pas jugé réalisable pour le moment faute d'une “synergie, d'une extrémité de la zone à l'autre, entre l'exploitation du pétrole de la Caspienne et de celui du Xinjiang”⁸, le projet est formulé en prévision d'un avenir proche où la demande énergétique viendra des pays asiatiques bien plus que des pays occidentaux. Ces considérations géoéconomiques et stratégiques conditionnent pour beaucoup l'attitude qu'entretiennent à l'égard du Turkestan Oriental, la Chine, les partenaires régionaux et les autres acteurs internationaux. Mais ces derniers ne semblent pas pour l'instant avoir de stratégie bien définie à son égard. Au centre d'un faisceau d'intérêts qui les dépassent, les habitants du Turkestan Oriental paraissent spoliés de tout contrôle sur leur pays et sur leur destin politique. Nationalité éponyme d'une Région autonome ouïgoure du Xinjiang, dont le statut constitutionnel ne masque pas la réalité coloniale, les Ougours n'exercent qu'un pouvoir bien formel sur un territoire morcelé. Une fragmentation organisée du territoire isole, hors de tout droit de regard des autochtones, des zones exclusivement gouvernées par les Han, depuis les colonies de pionniers établies par les soldats-fermiers du Corps de Production, en passant par les grands complexes industriels et les cités qui les entourent, jusqu'aux zones réservées autour des villes pétrolières et du polygone très fermé du Lop-nôr où sont menées les recherches nucléaires. Ces pôles, leur développement autocentré, les infrastructures de communication qui les relient entre eux et avec le centre, formant un réseau par lequel s'échappent les richesses, instaurent un dualisme et contribuent à rendre le territoire discontinu. Des divisions administratives, parfois coupées de toutes les réalités démographiques qu'elles sont supposées refléter, figent des antagonismes entre les peuples du Turkestan Oriental, tandis que des politiques de peuplement par des colons les mettent en minorité par rapport aux Han. Le pouvoir politique est détenu par le Parti Communiste dont les cadres dirigeants, à la différence de ceux du gouvernement régional, sont des Chinois han et non des autochtones. L'emprise du centre chinois sur cette périphérie et ses habitants est suffisamment solide pour paraître irréversible (cf. Michel Jan). Comme si une surdétermination géopolitique valait condamnation, ceux qui ne les découvrent que d'aujourd'hui voient dans les Ouïgours “une peuplade des steppes appelée à disparaître”⁹. Or ce peuple cultivateur des oasis revendique un héritage historique complexe (cf. Françoise Aubin), mêlant à des civilisations agraires indo-européennes le premier peuple turcique à avoir fondé des royaumes sédentaires. Les Ougours procèdent actuellement à une redécouverte de cette histoire, ce qui ne va pas sans incidences politiques. L'affaire Tursun Almas, écrivain placé en résidence surveillée après l'interdiction de son livre *Uygur Tarihi* (“L'histoire des Ougours”) a été portée à la connaissance de l'opinion publique mondiale par Amnesty International. D'autres auteurs procèdent à cette réappropriation de l'histoire en utilisant la forme plus détournée du roman historique (cf. Gülzade Tanridagli), qui véhicule un fort contenu patriotique. Les soulèvements de ces dernières années s'ancrent dans un mouvement populaire de lutte contre l'assimilation culturelle, le mouvement des *meshrep* qui est directement à l'origine du soulèvement de Kouldja (cf. Artoush Kumul). Ces indices convergents tendent à prouver que l'esprit de résistance, dont témoignent les nombreux soulèvements opposés par les habitants du Xinjiang à la domination chinoise, ne doit pas s'interpréter seulement comme un irrédentisme viscéral ou comme une réaction « mécanique » à certaines modalités de la colonisation, telles que

la ségrégation ethnico-religieuse, les expropriations, la captation des richesses ou l'oppression politique. Il semble plutôt s'agir de l'expression d'un sentiment national ou nationaliste, trouvant sa concrétisation dans une lutte armée organisée avec des prolongements hors du territoire.

Aussi serait-il préjudiciable de réduire un territoire aussi vaste à sa situation géographique en négligeant les dynamiques internes qui peuvent s'y exercer. Il ne convient pas davantage d'oublier que dans la mesure où ils sont transfrontaliers ou représentés dans diverses diasporas, les peuples du Turkestan Oriental peuvent aussi constituer des acteurs internationaux. Les Kazakhs sont plus d'un million au Turkestan Oriental dont ils représentent 7 % de la population. Des Kirghizes et des Ouzbeks en composent aussi la population. Quant aux Ouïgours, au nombre de 7 millions au Turkestan Oriental, ils sont près d'un million en Asie Centrale ex-soviétique (cf. Hegel Iskhakov et K. Akhmedova) et dans la "diaspora occidentale" (cf. Frédérique-Jeanne Besson). Les liens renoués de part et d'autre de la frontière entre ces différents peuples ont été l'origine et le catalyseur d'un développement du commerce entre les deux zones, qui a contribué à inscrire le Turkestan "ouïgour" dans l'économie centrasiatique (cf. Cheripjan Nadirov) et à créer une région économique relativement cohérente et intégrée. Cette ouverture à l'Ouest et, par-delà, au reste du monde, qui est la grande nouveauté de ces dernières années, peut-elle faire contre-poids à l'amarrage progressif au centre, qui résulte des politiques poursuivies par la Chine dans la région ?

Toutes ces questions déterminent les projections à court et moyen terme sur l'avenir de ce territoire qui, selon qu'il se maintiendra dans l'espace chinois, choisira de s'intégrer à l'espace centrasiatique ou glissera vers l'arc de conflits dessiné par l'Afghanistan, le Cachemire et le Tadjikistan voisins, va unifier ou scinder la zone qui constitue le cœur du continent eurasiatique entre Caspienne et mer de Chine.

NOTES

1. Respectivement *Libération* du 6 mars 1997 et *Le Figaro* du 7 mars 1997.
2. François Godement, "Pourquoi l'Empire pourrait tenir", *Pouvoirs*, n° 81, 1997, pp 81-96.
3. Vincent Fourniau, "Pékin face au mouvement national ouïgour", *Le Monde Diplomatique*, septembre 1997.
4. René Cagnat, Michel Jan, "Le milieu des empires : entre URSS, Chine et Islam, le destin de l'Asie Centrale", Paris, Robert Laffont, 1990.
5. Cf. Thierry Kellner, "La Chine et les Républiques d'Asie Centrale, de la méfiance au partenariat", *CEMOTI*, n22, juillet-décembre 1996, pp.277-313.
6. F. Deron, "Une émeute à la ligne de partage des mondes", *Le Monde*, 13 février 1997.
7. "CNPC's first kazakh oil arrives in Xinjiang", *New Europe*, 9-15 novembre 1997, p.42.
8. Olivier Roy, "Le noeud caspien", *Politique Internationale*, n°76, été 1997, pp. 221-233.
9. Patrick de Saint-Exupéry, "Ouïghours, les oubliés de l'Asie centrale", *Le Figaro*, 2 octobre 1996.